



Magazine culturel d'Akadem – Octobre 2018

Freud au cinéma

Chronique de Samuel Blumenfeld

S'il a fallu attendre jusqu'à aujourd'hui pour découvrir, en France, une exposition consacrée à l'inventeur de la psychanalyse, Sigmund Freud, qui a débuté au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme depuis le 10 octobre, il en va très différemment du cinéma et, à un moindre niveau de la télévision. Le grand et le petit écran se sont très rapidement emparés, dès l'après-guerre, de la figure de Freud pour en faire un personnage de fiction.

Ce sont pas moins d'une cinquantaine d'apparitions, dans des comédies romantiques, des films criminels, des reconstitutions historiques. Des épisodes de la série de science-fiction, *Star Trek* par exemple, où l'hologramme du psychanalyste interroge les rêves d'un androïde. Ce n'est qu'après la mort de Freud en 1939, puis après la fin du second conflit mondial, que le cinéma s'est tourné vers la figure du psychanalyste. A ce moment là, Freud était le représentant d'un monde d'hier, la Vienne cosmopolite en l'occurrence, qui ne renaîtrait jamais de ses cendres. Il était aussi le membre éminent d'un judaïsme européen en grande partie disparu dans les camps de la mort. Enfin, la science élaborée par Freud intéressait de près une nouvelle génération d'acteurs, principalement américains, de Marlon Brando à James Dean, qui n'envisageaient plus leur métier sans passer sur le divan. Freud paraissait lointain et proche. Le cinéma devait fixer son image.

Une telle chose aurait été impossible du vivant de Freud. Le fondateur de la psychanalyse détestait le cinéma. Lorsque le fameux producteur américain Samuel Goldwyn avait décidé de rendre visite à Vienne au fondateur pour lui proposer d'écrire une histoire d'amour, Freud ne s'était même pas donné la peine de la recevoir. Lorsque ce fut au tour du grand réalisateur allemand, Georg Wilhelm Pabst, de réaliser, en 1926, *Les Mystères d'une âme*, le premier film à présenter les théories psychanalytiques au cinéma, Freud ne se déplaça jamais pour le voir.

Après sa mort, tout devenait possible. Le personnage Freud effectuait en toute majesté, en 1962 ses débuts sur le grand écran, dans *Freud, passions secrètes*, d'après un scénario de Jean-Paul Sartre, devant la caméra du réalisateur du Faucon Maltais et du Trésor de la Sierra Madre, John Huston. Montgomery Clift, autre grand comédien de l'Actor's Studio, incarne le psychanalyste comme un homme au calme impérial maîtrisant ses démons intérieurs. Freud donne matière à un autoportrait de Montgomery Clift, homosexuel refoulé, drogué aux médicaments, dépressif chronique. Derrière le psychanalyste, on reconnaît aussi la figure du metteur en scène John Huston, hanté par les figures d'individus se fixant un but mais incapable de l'atteindre, vivant dans le rêve de la réussite sans arriver à la toucher. Freud devient un homme dominé par ses propres obsessions, et son obsession est la découverte de cette nouvelle science appelée psychanalyse.

Quinze ans après John Huston, en 1976, ce n'est plus l'inventeur de la psychanalyse qui intéresse le cinéma mais un personnage désormais inscrit dans la pop culture. Dans *Sherlock Holmes attaque L'Orient Express*, le docteur Watson convainc son compagnon, le détective Sherlock Holmes, de se rendre à Vienne pour suivre une cure de désintoxication chez le docteur Freud. On parle ici de thérapie. Mais il s'agit surtout d'un mariage. Les deux personnages possèdent trop de choses en commun. Freud examine, entre autres, les esprits criminels. Holmes trace le chemin menant à eux. Les deux hommes possèdent en commun l'obsession du détail. Surtout, il semblerait que la compréhension de l'homme Sigmund Freud ne passe plus seulement par un biographe, mais en le confrontant à des personnages de fiction, comme si sa stature, trop importante, ne permettait plus de le confronter au commun des mortels.

Dans *A Dangerous Method* de David Cronenberg, Sigmund Freud effectue en 2011 sa dernière apparition notable au cinéma. Le psychanalyste s'inscrit dans un trio, avec le psychiatre Carl Gustav Jung, et une femme Sabina Spielrein. Celle-ci est la patiente de Jung avant de devenir le collègue et disciple de Freud. Sabina Spielrein est le centre du film de David Cronenberg, c'est à dire une femme juive vivant dans l'époque la plus tourmentée de l'histoire européenne. « Nous sommes juifs, Mademoiselle Spielrein, et nous serons toujours considérés comme tels. » lui explique Freud, qui n'a jamais été, sur le grand écran, aussi explicitement et crument renvoyé et défini par son judaïsme. Ce n'est plus un personnage de fiction, mais un homme défini par sa propre histoire et l'époque qui s'apprête à l'emporter. C'est très certainement l'image que le fondateur de la psychanalyse aurait eu le plus de plaisir à contempler à l'écran.